

fort abrégée, du discours de l'hôtelière, discours émaillé d'interjections de tout genre, dont nous faisons grâce au lecteur pour arriver à la péroraison. Le sens de cette péroraison était qu'il n'y avait plus dans l'hôtel qu'une seule chambre vraiment présentable, celle où l'on avait transporté la voyageuse, et qui était la propre chambre de l'hôtelier et de sa femme. Cette dernière offrait de s'en exiler momentanément et d'aller demander pour la nuit l'hospitalité en ville à ses augustes parents. Quant à l'hôtelier, il n'y avait pas à s'inquiéter de lui, son habitude constante dans les jours de presse étant de ne pas se coucher et de reposer dans un grand fauteuil de cuir, au coin de la cheminée de la cuisine. Enfin, pour n'oublier personne, les domestiques seraient installés dans une salle basse qui, en pareille occurrence, se transformait d'ordinaire en dortoir.

En écoutant les dernières paroles de l'hôtelière, le voyageur de la berline n'avait pu dissimuler un certain trouble, et ce fut avec une inquiétude manifeste qu'il demanda si l'on ne pourrait trouver pour son usage personnel une chambre ou un cabinet, si modeste qu'en pût être l'installation. Dans la situation où se trouvait sa compagne de voyage, il croyait devoir, ajouta-t-il, la laisser reposer seule sous la garde de sa femme de chambre, qui passerait la nuit auprès d'elle pour la veiller.

En entendant exprimer un pareil vœu par un homme peut-être déjà mûr, mais marié depuis quelques heures à peine, ainsi qu'on venait de l'apprendre, à une toute jeune et adorable créature telle que celle avec laquelle il voyageait, l'hôtelière ne put réprimer un mouvement de stupéfaction. Toutefois, habitué par état à s'incliner humblement devant les moindres fantaisies de ses hôtes, elle répondit qu'elle allait faire en sorte de réaliser de son mieux la demande qui lui était adressée ; elle se retira en conséquence, à son tour, pour s'en aller faire part à son mari de cette étrange aventure, en désaccord si marqué avec les traditions constantes de tous les hôtels passés, présents et à venir.

Pendant que dans l'intérieur de l'hôtel de France les choses se passaient ainsi, le bruit, les cris joyeux continuaient à l'extérieur, et particulièrement dans la cour, encore tout illuminée par les torches flamboyantes.

Un dialogue des plus animés s'était engagé entre les chasseurs nouveaux venus et un groupe de jeunes gens. Ceux-ci installés sur un balcon, le verre en main, achevaient de vider joyeusement, en l'honneur du grand saint Hubert, quelques bouteilles de vin de champagne, reliefs suprêmes d'un festin auquel leurs propos et leurs attitudes mêmes indiquaient qu'ils avaient fait largement honneur. L'un de ces jeunes gens, surtout un grand blond, d'assez haute mine et d'agréable figure, dont la tête semblait déjà quelque peu vacillante, criait de toute la force de ses poumons :

« A la santé de l'hôtelière de France ! C'est la plus jolie maîtresse d'hôtel que j'aie rencontrée de ma vie et je suis prêt à me battre en duel avec quiconque dirait le contraire. « Holà ! eh ! messieurs, là-bas, entendez-vous ? »

Un éclat de rire général accueillit cette bravade avinée, renouvelée des temps de la chevalerie, et l'on s'empressa sur le balcon de faire raison à l'orateur. Pendant ce temps-là, dans la cour, les cors de chasse exécutaient une éclatante sonnerie : formidable réponse qui dut réveiller tous les échos du vieux château de Blois et se répercuter au loin sur les deux rives de la Loire.

A ce moment, l'hôtelière en personne apparut dans la salle du festin.

— Pour l'amour de Dieu ! s'écria-t-elle en joignant les mains de la façon la plus caline, messieurs, je viens vous demander en grâce maintenant que votre souper est fini, d'être bien sages et de rentrer au plus vite chacun chez vous. Il y a une dame dans l'hôtel qui est malade et qui a besoin de repos. Elle ne pourra jamais parvenir à s'endormir si vous continuez votre sabbat et si vous ne faites pas taire les cors de chasse. Il est tard, et vous devez être fatigués après une journée comme celle-ci, et vous ne voudriez pas non plus me faire du tort vis-à-vis des voyageurs, n'est-ce pas ? Allons ! soyez raisonnables ! Il est temps de se coucher.

— Hum ! hum ! répondit le grand jeune blond qui avait porté le toast et qui paraissait être le chef de la bande, voilà ce qui s'appelle parler d'or, ma jolie hotelière, et l'on ne pouvait choisir une plus séduisante parlementaire que vous. Or ça donc, parlentons ! C'est le seul moyen de parvenir à nous entendre, et pour cela souffrez que je vous embrasse : c'est l'usage avec les parlementaires.

— Qu'en savez-vous ? reprit l'hôtelière que ne manquait pas d'aplomb.

— Je suis militaire, garde du corps, si vous le préférez, et de plus brigadier dans la compagnie de Luxembourg.

— Oui-du ! mais il me semble que les gardes du corps ne font pas la guerre.

— Rarement, c'est vrai, sous notre bon roi Louis XVII ; en revanche ils sont toujours près à l'amour, surtout quand il leur arrive de rencontrer des yeux comme les vôtres.

— Ah bah ! Eh bien ! monsieur le brigadier aux gardes du corps, nous verrons cela demain, quand vous aurez dormi. Holà ! Pierre ! Jean ! cria-t-elle en même temps ; apportez les bougeoirs de ces messieurs !

— Aussi cruelle que jolie ! reprit le garde du corps. Ah ça ! poursuivons : Une dame malade, cela mérite considération, surtout si elle est jeune, parce qu'il y a tout intérêt à ce qu'elle se rétablisse bien vite. Il n'y aura jamais trop de jeunes femmes dans le monde. Qu'en pensez-vous, messieurs ?

Toute l'assemblée se mit à rire.

— En revanche, reprit l'hôtelière, il y aura toujours trop de mauvais sujets.

Puis elle ajouta :

— Cette dame est jeune, plus jeune que moi.

— Je gage qu'elle est bien moins charmante.

— Ne gagez pas ! vous perdriez, monsieur le brigadier aux gardes du corps.

— Allons ! je vois qu'il faut mettre bas les armes, madame l'hôtelière ; mais ce n'est pas sans conditions, comme bien vous pensez.

— Des conditions ! des conditions murmura l'hôtelière. Quelles sont-elles, vos conditions ?

— D'abord vous allez trinquer avec nous, et c'est un devoir cela, puisque j'étais en train de porter votre santé lorsque vous êtes entrés.

— C'est bien honnête à vous, monsieur. Accepté ! Mon mari n'est pas là, heureusement, car il me gronderait.

Après que chacun eut vidé gaiement son verre à la santé de l'hôtelière de l'hôtel de France, celui qui s'était fait son interlocuteur en titre reprit :

— Maintenant, il y a une autre condition.

— Encore ! oh ! c'est trop fort !

— Rassurez vous. C'est que vous allez nous reconduire tous et un chacun jusqu'à la porte de nos chambres respectives.

— Qu'à cela ne tienne, messieurs, de grand cœur.

— Eh bien ! donc, c'est moi qui commande le peloton en ma qualité de militaire, et nous vous suivons, ô la perle des hotelières ! En avant, marche ! et silence dans les rangs !

C'est sur ces derniers mots que la bande joyeuse s'étant levée de table, s'ébranla, et, chacun s'étant armé de son bougeoir, se mit en devoir de suivre l'hôtelière. Heureuse d'avoir à si bon marché accompli la mission assez difficile qu'elle s'était volontairement imposée, celle-ci se disposait à aller rejoindre son mari lorsque l'un des jeunes gens, sortant à pas de loup de sa chambre, vint à elle dans le corridor, et, se penchant à son oreille, lui dit tout bas :

— C'est moi qui ai le no 9 et j'ai l'habitude de laisser la clef à ma porte.

— Eh bien ! qu'est-ce que cela me fait ? dit l'hôtelière.

— Pas grand-chose, je le sais, répondit-on, mais pourtant si par hasard vous aviez quelque chose à me transmettre il ne faut pas que vous soyez embarrassée pour me trouver.

— Soyez tranquille et dormez bien, monsieur le brigadier aux gardes ! reprit l'hôtelière en faisant la révérence et en mettant ses jolies dents en évidence par le plus franc éclat de rire : on s'en souviendra.